

Vanessa Courville

Mères atypiques: l'enjeu de l'éducation maternelle dans *Lettres à sa fille* (1905-1912) de Sido et *Lettres à sa fille* (1916-1953) de Colette

À Colette. C'est la première fois, chérie, que je te trouve trop jeune. Si tu étais née plus tôt, j'aurais pu te porter de mes bras jusqu'à ceux de « Sido ».
- Colette, dédicace à sa fille, 1930.

Autant d'ouvrages qui circulent de la seconde moitié du XIX^e au début du XX^e siècle, autant de manuels qui (pré)construisent les idées et les mentalités, autant de traités qui rappellent à la femme sa vocation première – bien distincte de celle littéraire que prônait Flaubert : être mère. Mère comme instrument moralement divin, mère comme mission des générations, mère comme nourrice de la patrie capable d'accueillir en son sein des hommes robustes, mais encore d'autres mères qui reproduiront à leur tour les schèmes de leur éducation religieuse parce que l'éducation des jeunes filles est avant tout religieuse : « [A]insi environné dès le berceau des exemples de la plus touchante piété, le gracieux enfant marche dans les voies du seigneur sous les ailes de sa mère, son génie est comme l'encens qui répand ses parfums sur la terre, mais qui ne brûle que pour le ciel¹ ». La vierge-mère tel qu'elle est représentée dans la toile *La Vierge et l'Enfant* de Benvenuto Di Giovanni s'impose comme modèle incontournable de compassion et de don incommensurable de soi – seul rôle pleinement valorisé au sein d'une société pour la mère qui a d'abord eu l'inconvénient d'être née femme. « Pour réhabiliter la femme » affirme Victor Marchal, « il fallait en créer une – parfaite – toute entière dévouée à Dieu, qui sauverait les autres femmes [...]. Il était nécessaire qu'une autre mère des hommes réparât spécialement l'état plus coupable et plus sévèrement puni de la femme. Cette seconde Ève, cette autre mère, ce chef-d'œuvre d'humilité, d'obéissance et d'amour divin² ». Mais, qu'arrive-t-il lorsque ces discours refusent d'être absorbés par ces femmes instruites et fortement craintes, par ces femmes qui se questionnent et ne voient pas leur salut dans la mise au monde d'un enfant qui les confinerait à la sphère privée en empêchant toute forme d'émancipation?

De douces fragrances d'inspiration laïque bercent Saint-Sauveur-en-Puisaye, lieu de naissance de Colette, où Adèle Sidonie Landoy importe de Belgique son ouverture d'esprit³ formée par ses frères journalistes de la presse militante et les intellectuels qu'ils fréquentent, tels que François Raspail, Étienne Argo et Edgar Quinet. Dans ce milieu athée où les livres ornent les murs, Sido – d'emblée extravagante – se voit forcée de préserver les apparences en se présentant à la messe avec son missel empreint d'une croix et dont le contenu qui simule le livret de prières est, en réalité, un volume du théâtre de Corneille. Si le seul mot d'ordre dirigé vers la fille-mère qu'elle engagea un jour à son service était « Enlevez votre corset ma fille!⁴ », il s'agira du même quant à l'éducation de son enfant : retirer le corset aux formes artificielles et trompeuses qu'impose l'enseignement religieux avec « les stupides fadaïses qu'ils inculquent à ces pauvres gosses⁵ ». Colette côtoiera donc l'école élémentaire pour ensuite terminer ses classes dans la demeure parentale sous la tutelle de Madame Terrain. Bien que Julie Gouraud écrivît: « Petites filles, aimez l'étude, aimez vos poupées, et le commencement de la vie sera doux pour vous et pour vos mères⁶ », les poupées de Colette sont délaissées pour ses errances dans les jardins de sa mère et la seule couture qu'elle connut était le fil de lin qui traversait la reliure de ses cahiers, se distinguant ainsi des codes inscrits dans le tableau de George Dunlop Leslie, *Alice au pays des merveilles*, peint en 1879, qui expose une poupée en arrière-scène laissée par la jeune fille pour les quelques minutes de la lecture d'un conte.

Dans ce contexte particulier, nous nous interrogerons sur les mères atypiques que sont Sido et Colette. Les questions soulevées seront les suivantes : quel est le contenu du savoir transmis ou interdit par la mère aux prises avec sa formation et son itinéraire? Comment s'articule, à côté de la jeune fille/femme réelle, la construction de possibles imaginaires fantasmés par la mère sur ce que peut ou risque de devenir son enfant? En quoi le programme d'éducation des jeunes filles/femmes est-il souvent le résultat des propres croyances de la mère? Quelle place est accordée à la jeune fille/femme dans les lettres composées par la mère, et comment leurs réponses ou leurs absences interviennent-elles dans le formatage souhaité ?

En nous appuyant sur trois générations d'échange épistolaire⁷, il nous importe de faire ressortir la transmission (dé)unissant les jeunes filles/femmes et les mères à travers le discours maternel, certes, mais également de montrer comment la configuration des rapports entre les figures féminines – *a contrario* de la linéarité attendue – s'établit par des avancées, mais aussi par le resserrement successif de ces mêmes avancées. La correspondance se présente comme

L'instrument objectif pour penser la dissymétrie de l'éducation où, dans une liberté surveillée, Sido lègue à Minet-Chéri la valeur de l'indépendance tout en acceptant difficilement la séparation, alors que Colette – femme auteur célèbre – refuse le rôle traditionnel de la mère. Devant toutefois combler cette représentation sociale en vigueur, elle se fait véritable parangon de la droiture et dépossède de son identité propre sa fille unique, Colette de Jouvenel, dite Bel-Gazou, qu'elle garde à distance.

L'ÉDUCATION ANTICONFORMISTE DE COLETTE DANS *LETTRES À SA FILLE (1905-1912)* DE SIDO

L'enfantement et le mariage : « une bête chose »

La femme occupe une place de premier ordre dans la grande œuvre de la génération où le luxe de la supériorité lui est volontiers attribué dans ce domaine en mettant de l'avant les qualités propres à sa nature, soit la douceur, la tendresse et l'amour dévoué. Les représentations de la mère qui circulent dans les milieux ambiants, notamment perceptibles par des toiles, des photographies, des dessins ou des cartes postales, s'emparent de ces qualificatifs respectifs de manière à ancrer un modèle dans l'imaginaire social duquel il sera par la suite difficile de déroger. Ferdinand Von Resznicek, par exemple, dans « Chagrin d'amour » produit en 1908, montre cette mère – lectrice de l'âme – penchée vers sa jeune fille qui, elle, est exposée dans toute sa fragilité émotive dans une position où la couleur des deux robes contraste entre le noir de la sobriété et le blanc de la pureté. « Il y a dans chaque famille » affirme Louis Aimé-Martin, « une divinité méconnue, dont la puissance est irrésistible, la bonté inépuisable; qui ne vit que de notre propre vie, qui n'a de joie que notre joie, de bonheur que notre bonheur, et dont toute la force vient de l'amour [...] »⁸. Lorsqu'elle ne subit pas la pression de l'État pour former une race forte et en santé, elle voit la filiation de sa famille vouée à la disparition selon *Le secret de la génération* de Jean Morel de Rubempré : « Ah! qu'elle est triste la fin de celui qui, forcé de rentrer pour jamais dans l'horreur du néant, se trouve poursuivi de l'affreuse pensée de voir se perdre avec lui ses biens, sa mémoire, son nom et souvent jusqu'à ses bienfaits! ». Ces phrases lyriques qui s'enchaînent comme pour atteindre le pathos de leur lecteur ne semblent pas avoir le même effet sur Sido, orpheline, qui s'interroge

sur cet idéal social semblant faire consensus, mais qui comporte, en fait, ses points aveugles : « Si donc j'étais ainsi, moi ne désirant pas d'enfant, tu peux juger de la plupart des femmes ne protestant pas du tout contre cet assujettissement, je fais d'ailleurs mon enquête sur l'état d'âme des femmes que je vais voir après la naissance d'un enfant⁹ ». Bien que son amour pour sa fille Colette soit incontestable, elle se fait véritable détective, soumet ses sondages à ces femmes nouvellement mères pour confirmer son impression première : l'asservissement dans lequel plonge l'accouchement.

Et que leur révéleront-ils? Que la lacune vient de ces hommes qui leur sont imposés dans des mariages d'intérêt monétaire ou simplement familial où elles n'ont pas, voire jamais le premier mot. Peut-être Sido avait-elle encore en souvenir l'expérience de son premier mariage où elle avait dû se défendre contre son mari alcoolique qui avait tenté de la battre après deux moins d'union en lui lançant « ce qu'il y avait sur la cheminée, entre autres choses une petite lampe remplie d'aspérités. Il l'a reçue en pleine figure et en a emporté la cicatrice en terre. J'étais contente de moi. Ça l'a corrigé...¹⁰ ». Après l'enquête, la conclusion s'affiche pour cette mère peu ordinaire : « il faudrait laisser les femmes choisir le père de leurs enfants. Mais quoi, nous sommes si mal élevées! Est-ce que nous savons? J'étais bon nombre de celles qui ne savaient rien du mariage. Las! Il faut toujours que je finisse par dire des bêtises, mais non, ce sont de grandes vérités!¹¹ ». Dans une double perspective, il y a bêtises aux yeux de la société qui prône l'ignorance chez la femme à titre de devoir pour la conserver utile comme l'indique Madame Bernier dans *Discours sur l'Éducation des femmes*¹² et vérités de ce que devrait constituer une éducation informée des femmes sur le mariage. Si Louis Aimé-Martin écrivait que « le mariage est bon, ce sont nos éducations qui sont mauvaises; ainsi, qui corrigerait nos éducations réhabiliterait le mariage¹³ », Sido renverse le rapport généralement établi entre le savoir et le mariage pour montrer que l'aliénation de la femme semble aller de pair avec son statut de « mal élevée ». L'éducation ne consisterait donc pas à former des épouses soumises et exemplaires, telles qu'elles sont suggérées dans les moules peu confortables qu'offrent les manuels de bonne conduite pour redresser la femme, toujours plus droite, jusqu'à ce qu'elle se rompe, mais bien à les tenir informées sur l'importance, lors de l'enfantement, d'un choix subjectif et harmonieux du mari.

Pour Sido, le mariage est un triste abandon, abandon de soi, mais aussi perte de liberté dans le sentiment peu honorable qu'est l'amour puisqu'il ne s'adresse pas à la vie elle-même.

D'ailleurs, les conseils qu'elle offre à son autre fille, Juliette, qui voit ses valeurs dérangées, mettent de l'avant les unions libres; le mariage étant « une bête chose ». Le XIX^e siècle, ce siècle porteur de la mort et de la naissance, si nous croyons les mots de Sido, se terminera décidément par la fin des mariages, allant de la sorte à l'encontre du discours de Madame Bernier qui incitait les mères à « inculquer à chaque moment dans la tête d'une jeune fille, qu'elle est destinée à faire le bonheur d'un homme; son genre d'éducation doit être de lui en faire connaître les moyens et de lui en inspirer le goût, en y attachant sa gloire¹⁴ ». Curieuse manière de formater son enfant pour cette mère qui marche en marge des chemins tracés, d'autant plus qu'elle est témoin de l'exploitation que Colette subit de la part de son mari Willy qui s'attribue le mérite de son talent d'écriture en signant les œuvres de sa femme de son propre nom. Celui dont le dicton était « n'ayez pas peur des détails...les fonds sont bas¹⁵ », n'est pas épargné par Sido qui le qualifie de « perfide et indigne mari » (1909), de « paquet de vices », d'« espèce de mari » (1908), de « cochon qui se roule dans son fumier » (1911). Dans un mouvement d'écriture incitatif qui parsème la correspondance, Sido suggère à Colette de se tenir aux aguets quant à ce mari profiteur. « Ouvrir l'œil » écrit-elle, pour lui faire partager sa méfiance dans un échange où le regard se présente comme le sens le plus important dans l'éducation de la jeune fille dans la mesure où il permet à Colette de développer une sensibilité pour l'observation de son univers ambiant comme les plantes et les animaux, par exemple, mais aussi son côté critique aiguisé : « Il [Willy] connaît la valeur de celle qu'il a perdue et ne se résoudra pas facilement à ne plus avoir de droits sur elle. C'est donc à toi à te tenir ferme et à ouvrir l'œil. Demande donc le divorce! tu seras libre, au moins¹⁶ ». Libre de l'homme qui contraint, qui berne et qui, bien qu'il ait contribué à exposer le talent de Colette, brime son autonomie littéraire qui est le seul métier valide pour la mère comme nous le verrons plus loin. Willy est aussi le tiers importun au sein de l'échange épistolaire entre Sido et Colette, c'est-à-dire, la raison de la distance qui s'impose entre la mère et la jeune femme en raison du mariage et qui crée une fissure dans l'espace maternel ainsi qu'une menace pour la relation. Sido admet difficilement la séparation et cherche, grâce à son emprise maternelle, à ramener Colette vers soi alors que comme la « Chrysalide, il lui faut opérer sa mue, devenir une jeune fille, une jeune femme, une femme – en tout cas autre chose que l'enfant de sa mère¹⁷ ».

La pantomime : liberté ou perte de liberté?

Pour compenser les lettres de Colette qui se font parfois avaries, Sido suit les allées et venues de sa fille à travers les journaux qui tiennent des propos élogieux sur ses publications, mais qui commentent aussi l'actualité de la scène sur laquelle elle (se) joue : « Je viens de lire dans *Le Temps* que la police va interroger les femmes qui se montrent nues dans les "Music-hall", et on cite, entre autres Music-halls l'Apollon. Vas-tu être du nombre de ces dames nues? Ce serait bien fâcheux...¹⁸ » Le métier de pantomime de Colette est perçu par la mère comme une exposition de la nudité où il est possible d'« attraper quelque mauvais atout¹⁹ » et qui se veut asservissante de la même manière que l'est la sexualité à laquelle oblige le mariage. Bien que la pantomime – cet art mineur – ait mauvaise réputation parce qu'il expose, voire surexpose le corps de la femme – ce sexe mineur – dans une position moralement douteuse, ce métier se présente pour Colette comme quelque chose de tout à fait émancipateur qui lui permet de conquérir des libertés généralement refusées au féminin.

Pour Sido, dont l'aversion pour ce métier n'est pas voilée à travers la correspondance, la mise en scène de soi n'est qu'un inconvénient parmi tant d'autres et elle ne tardera pas à employer l'humour pour atténuer les informations qu'elle reçoit sur sa fille de la sphère extérieure : « En sphynx égyptien, oui! Petite cochonne, tu crois donc que nous ne lisons pas les journaux ? Ah ah!²⁰ » En effet, elle tourne en dérision cette scène où Colette, la poitrine découverte, avait embrassé Missy. Ce qui importe davantage pour cette mère pour qui l'éducation d'un enfant est aussi basée sur les soins de sa santé, sont les minces costumes que revêt Colette lorsqu'elle monte sur les planches et qui affichent le corps féminin, certes, mais exposent aussi à une multitude de virus comme la grippe en raison du changement de température corporelle passant du chaud de la comédie au froid des pauses et des repos, ce qui inquiète grandement Sido. Cette pratique est d'autant plus rejetée par la mère qu'en plus d'être consciente que Colette dissipe ses gains pour payer les déplacements et les costumes, elle juge qu'elle ne possède pas suffisamment de talent pour la souplesse morale et physique que requiert la pantomime. Ce métier, au même titre que le journalisme, est considéré comme une véritable perte de temps pendant lequel Colette aurait pu se consacrer au seul métier qui comble les attentes de la mère : l'écriture de romans.

Le métier fantasmé de la mère : l'écriture

L'écriture comme métier fantasmé de la mère qui donne à sa fille « la mission de poursuivre ce qu'en poète elle saisit et abandonna²¹ ». Les différents sens de Sido ouverts sur le monde et sa sensibilité lui confèrent un véritable statut de poète, mais, bien que la correspondance soit marquée par ce potentiel d'écriture, elle affirme : « [J]e n'ai pas comme toi le talent de les mettre en ordre²² ». Il y a donc projection, projection des désirs de la mère dans l'exploitation du talent d'écrivain de Colette comme seul métier valable qu'elle-même n'a pas pu pratiquer, en ayant toutefois la conscience que le style de sa fille est unique et nettement supérieur à ses propres écrits dont elle est « heureuse que le roi, qui est le public, reconnaisse [J]a valeur²³ ». Les romans comme les journaux se présentent aussi comme le réservoir où il est possible pour la mère d'aller chercher des informations sur sa fille : « J'ai, depuis le jour où je t'ai écrit, terminé la lecture de ton livre. Tout en ne me donnant pas la clef de votre séparation, il me semble que tu as beaucoup souffert, mon pauvre trésor, et tu ne m'as jamais rien dit²⁴ ». Les livres publiés par Colette sont révélateurs des événements qu'elle traverse et qui font souvent l'objet de non-dits dans la correspondance où la fille se défile de plus en plus pour vivre sa vie. Ils apparaissent comme un autre versant de Colette où il est possible de récolter des données pour les joindre à celles qu'elle possède déjà afin d'avoir une vision d'ensemble sur le parcours de sa fille. Elle continue patiemment à lui conseiller tant bien que mal de se mettre à l'écriture d'une grande œuvre qu'il est bien dommage d'amenuiser par les fatigues de music-hall : « Vois-tu, mon trésor chéri, puisque tu as une corde à ton arc, un réel talent d'écrivain, ne compte que là-dessus, car ta position actuelle est fragile mon toutou, et pense à l'avenir. Rien n'est plus triste qu'une vieille misérable²⁵ ». Dans une réflexion sur les attentes de ce qui est souhaitable dans un temps prochain pour la fille, l'écriture ou plus précisément le talent dans ce domaine est la seule porte de sortie vers l'indépendance pour une mère qui ne désire pas le mariage pour sa fille. Colette, nouvellement divorcée avec Willy en 1905, n'a plus la protection que lui assurait son statut et le métier de pantomime est précaire dans la mesure où il rapporte de l'argent dans l'immédiat et le court terme, mais ne constitue pas un gage d'avenir.

AUTEURE AVANT D'ÊTRE MÈRE : L'ÉDUCATION DE COLETTE DE JOUVENEL DANS *LETTRES À SA FILLE (1916-1953)* DE COLETTE

La reprise de l'image de la « mère éducatrice »

Dans le siècle précédent, les femmes ont régné en tant que mères²⁶, mais bien à ce seul titre; le rôle maternel dans celui qui suit leur offrira selon Louis Aimé-Martin « quelque chose de plus; elles seront des citoyennes, et ce titre qui les appelle à plus de lumière et de réflexion, leur promet un nouvel empire²⁷ ». Dans l'ambiguïté de ces manuels qui se positionnent entre les promesses d'émancipation dans une vision essentialiste du rapport entre l'homme et la femme et le désir de protéger les intérêts de la société, une chose est certaine : il faut (dé)former des mères qui « sachent élever leurs enfans! » Or, la relation que Colette entretient avec sa fille n'est pas ce que la société française du début du XX^e siècle conçoit comme rôle maternel traditionnel. Qu'elle soit occupée par sa profession d'auteure, par sa réputation d'ores et déjà établie dans le panthéon littéraire, par son titre de dame du palais royal, par l'amour ou par tous ces états à la fois : Colette a d'autres préoccupations que celle d'élever sa fille.

« Je n'étais pas absolument sûre, dans les commencements, de porter un enfant », affirme Colette, « Pour ne pas décevoir Sido... je ne lui avais rien dit. Quand elle est morte, elle l'ignorait. Pourtant, cela lui aurait été, je crois, bien agréable²⁸ ». Enceinte pendant que Sido mourait comme si de la mort d'une génération devait en naître une autre, mais cette fois dans le silence et les cachotteries propres à Colette. Or, la maternité tardive de cette femme auteur, âgée de quarante ans à ce moment, est accidentelle et ce fait est d'ailleurs évoqué dans *L'Étoile Vesper* lorsqu'elle écrit :

L'enfant tardif – j'avais quarante ans – je me souviens d'avoir accueilli la certitude de sa présence avec une méfiance réfléchie, en la taisant. C'est de moi-même que je me méfiais. Il n'était pas question d'appréhension physique – je craignais ma maturité, ma possible inaptitude à aimer; à comprendre, à m'imprégner. L'amour – je le croyais – m'avait déjà fait beaucoup de tort, en m'accaparant depuis vingt ans à son service exclusif. Il n'est ni beau ni bon de commencer un enfant en réfléchissant. [...] Les chattes sont en général mauvaises mères, pèchent par excès de zèle ou par distraction.

La Première Guerre mondiale étant déclarée en août 1914, le père de l'enfant, Henry de Jouvenel, homme politique de renommée, part au front, alors que Colette est surchargée par ses différents articles au journal *Le Matin*. La jeune Colette de Jouvenel est confiée à la garde d'une Anglaise qui affirme élever les enfants « comme un dompteur d'animaux », ce qui combla

Colette d'un véritable sentiment de fierté puisque, elle-même, aimait sa fille « avec beaucoup d'affection, mais sans faiblesse²⁹ ». Dans la correspondance de Sido à Colette, la mère est ravie de l'intelligence dont fait preuve sa fille : « Je me figure ces messieurs t'écoutant et te regardant! Les hommes sont si heureux quand ils peuvent causer avec une femme qui ne pose pas. Voilà ce que c'est que ne pas mettre ses filles en pensions!³⁰ » Contrairement aux théories de sa mère sur l'éducation, Colette placera sa fille Colette de Jouvenel dans un pensionnat à Saint-Germain-en-Laye en 1922. N'ayant pas le temps ou plus précisément pas le goût de s'occuper de sa fille, Colette doit tout de même se plier à cette représentation sociale en vigueur. Elle adopte l'*éthos* de la mère, mais Sido n'étant pas une référence traditionnelle pouvant être suivie à la lettre, Colette reprend les schèmes de la « mère éducatrice » dans les manuels d'éducation de la jeune fille pour montrer à sa propre fille – grâce à la distance que permet l'écriture épistolaire – qu'elle s'occupe d'elle par les mots : « Dans toutes les familles on pense aux enfants. C'est ce que je fais, – de loin et par écrit, – c'est moins commode³¹ ». L'écriture performative permet à Colette d'apaiser sa conscience en construisant l'image d'une mère qui respecte son devoir dans la mesure où elle s'adresse à sa fille en lui offrant l'image de ce qu'est ou de ce que devrait être une mère puisque « Perdue! à jamais perdue la génération qui vient de naître, si dans chaque famille il ne s'élève une voix en faveur de la vérité! C'est la vérité qui nous manque; la vérité, seule vie de l'âme et seul avenir du genre humain³² ». Or, comme semblent l'indiquer Caroline Eliacheff et Nathalie Heinich de manière judicieuse dans l'ouvrage *Mères-filles. Une relation à trois*, Colette adopte l'image de celle qui « s'efforce en permanence de ne pas les faire communiquer, tout en tâchant de faire coïncider son comportement avec l'image idéale attendue d'elle. Elle croit parler comme la mère qu'elle devrait, et ne réussit à exprimer que le vide de ce monde affectif déserté³³ ». Bien que Colette eût cherché à échapper à la sphère maternelle, sa fille Colette de Jouvenel n'aura comme unique désir que la visite de sa mère et ce, dans la perpétuelle attente. Et, si le premier sens que voulait transmettre Sido à Colette était l'observation, dans la relation entre Colette et sa fille, il s'agira plutôt d'écouter; d'écouter, d'être raisonnable et d'obéir.

Les attentes maternelles ou la sévérité de la femme auteur

Colette se figurant l'autorité qu'elle représente pour sa fille, n'hésite pas à la qualifier avec des mots qui la diminuent et qui rompent, à plusieurs occasions, ses élans dans la vie : « Tes parents et tes éducateurs peuvent quelque chose pour ton instruction, ta santé et ton bien-être; ils ne peuvent rien sur ton cœur, si ton cœur est trop petit, insouciant et ingrat³⁴ ». Cette vieille dichotomie propre au XIX^e siècle entre le cœur et l'intelligence – le cœur de la jeune fille devait d'abord être formé au détriment de l'autre part antinomique : « [L]'éducation des femmes se fait dans l'intelligence : c'est dans le cœur qu'il faudrait la faire, car les femmes ne savent bien que ce que le cœur apprend³⁵ » – est reprise par Colette qui feint de se désinvestir d'une éducation qui serait impuissante pour intervenir en faveur de ce manque intérieur de la fille, brimant de la sorte toute forme de subjectivité. À l'opposé de Sido qui cherchait la réciprocité dans l'échange et la véritable communication, Colette projette ses attentes sur sa fille pour l'unique raison que l'enfant du célèbre écrivain ne peut se comporter de manière légère, ce qui entraîne une confusion identitaire puisqu'elle cherche à ce qu'elle soit un quelqu'un d'idéal, c'est-à-dire, un substitut d'elle-même:

Une élève dissipée est une élève qui ressemble à cent, à mille autres élèves. Tu ne te singularises pas en ayant de mauvaises notes en conduite. Au contraire, tu deviens ce que j'ai toujours dédaigné : quelqu'un d'ordinaire. Ton esprit lui-même, ton intelligence d'enfant risque, en ne cherchant pas à échapper à cette voie vulgaire, de devenir l'intelligence moyenne d'un enfant quelconque. Nous ne t'avons pas mise au monde pour cela. Ton père et moi nous sommes en droit d'exiger que notre fille, – au lieu de la première petite fille venue, distraite, musarde, – soit quelqu'un³⁶.

Sous cette critique déguisée, se cache aussi l'image d'une mère soucieuse des notes scolaires de son enfant, mais Colette de Jouvenel étant dévalorisée par la banalité qui la qualifie – pire mal pour une mère-auteure qui a travaillé durement pour gagner sa vie – est davantage intimidée et écrasée par ce colosse maternel qu'elle vénère de toute évidence, mais qui l'effraie aussi terriblement. En écho à cette bribe de correspondance, Colette, dans une lettre ayant pour destinataire Germain Patat, écrit qu'il s'agit d'une « fichue situation d'être la fille de deux quelqu'un³⁷ ». Cependant, cette « fichue situation » comme l'affirme justement Colette ne s'arrête pas seulement au fait d'avoir des parents réputés, mais se situe aussi dans la transmission qu'elle opère en léguant à sa fille son surnom d'enfance, Bel-Gazou, que lui avait donné son père, le Capitaine Jules Colette, et son nom d'auteure, Colette – Notre Colette – la seule et l'unique. Il est possible de s'interroger afin de savoir ce que nous pouvons réaliser

quand même notre nom nous confine à une partie de la mère et à vivre dans l'ombre de ce monument dans une vie bien particulière où Colette de Jouvenel mettra du temps à n'être ni Colette ni de Jouvenel. Michel del Castillo affirmait, parlant de la jeune fille, qu'« elle possédait trop de talents, mais qu'elle semait à la ronde, hantée par la secrète conviction de son indignité. Elle se débattait contre une ombre qui, toujours, la rejetait dans l'obscurité. Tout ce qu'elle entreprenait, la Mère l'avait fait : en mieux³⁸ ». Dans ces interventions de génitrice mégalomane qui amenuise l'autonomie langagière de la fille, l'échange, dans les années de jeunesse de Colette de Jouvenel, prend des allures de monologue où la jeune enfant ne peut que tendre vers cet idéal souhaité en employant des mots qui vont dans la même direction que ceux de sa mère et, notamment, en signant ses lettres par « Ton monstre chargé de tous les péchés³⁹ ».

Colette devant donner à voir à sa fille l'image de la mère opte pour celle conservatrice qui se présente non seulement comme la « directrice de conscience » – mot qui parcourt la fin du XIX^e siècle –, mais encore comme la conscience même de la jeune fille en adaptant son propre vocabulaire à ses désirs :

Et tu ajoutes : « J'espère que le travail va aller à peu près. » Tu me feras le plaisir de biffer ce mot-là dans ton esprit et de le remplacer par : « je veux ». Quand on s'est fait mettre à la porte d'un lycée après y avoir gâché deux trimestres, il vaut mieux témoigner d'un peu moins de désinvolture et d'indifférence. [...] Tu es très gentille avec moi, mon chéri, et je le reconnais avec plaisir, mais qu'ai-je à faire d'une enfant qui est « gentille » avec moi, un point, c'est tout ? Quel luxe inutile... Je suis la seule à t'écrire sur ce ton, je le sais. **C'est mon droit, c'est mon devoir**⁴⁰.

Ces réprimandes adressées à Bel-Gazou, passant par la réécriture convenable de ses propres lettres, sont révélatrices de ce que constitue une jeune fille pour Colette qui doit agir, non pas en interaction comme dans une relation humaine habituelle, mais se plier à la conformité du rôle maternel en tant qu'il représente un devoir pour cette mère absente qui doit se donner à voir à sa fille. Cette lettre semble trouver sa référence dans les propos de Louis Aimé-Martin dans *De l'éducation des mères de famille, ou, De la civilisation du genre humain* qui écrivait en 1834 – léger retour en arrière – que « la question aujourd'hui n'est plus seulement dans le bien personnel de la famille, elle est dans le bien particulier de la patrie, soumis au bien général de l'humanité. Ici la gradation des devoirs devient la mesure des droits; et formulant ce principe d'une manière plus précise, je dis : **où est le devoir, là est le droit**⁴¹ ». Le devoir de la mère consiste aussi à envisager un avenir possible pour la jeune fille, mais les notes et les rendements

faibles de la jeune Bel-Gazou témoignent d'un échec de la projection narcissique dans laquelle Colette ne se reconnaît plus ou ne reconnaît pas sa fille en soi-même. « L'avenir d'un enfant, disait Napoléon, est toujours l'ouvrage de sa mère⁴² ». Contrairement à la liberté surveillée octroyée par Sido, la jeune Colette de Jouvenel est peu autonome et ne peut se réaliser que dans l'optique maternelle : « Il me semble, devant ces notes-là, que je t'ai un peu perdue, et je te cherche en vain. C'est une impression d'humiliation que je digère mal. Que deviendras-tu? Que feras-tu? Rien ne s'éclaire dans ton avenir, pourtant si proche, de jeune fille qui doit travailler de son métier. Mais quel métier ?⁴³ » L'importance du métier comme un « gagne-pain », est d'ailleurs renforcée par le contexte particulier de la Première Guerre mondiale (1914-1918) qui, même si la condition d'« éternel féminin » persiste, permet désormais aux femmes d'avoir un emploi rémunéré. Colette, ayant acquis son indépendance économique, accepte difficilement l'oisiveté de sa propre enfant qui incline « volontiers vers le « bien assez bon comme ça » » tandis qu'elle est encore « à [s]on âge, tourmentée par le « jamais assez bon comme ça »⁴⁴ », se cachant ainsi derrière l'humilité de l'éducation qu'elle avait reçue dans le village de Varetz, entourée de paysannes, pour montrer à sa jeune fille comment elle s'est fait un nom en littérature.

Les convenances du mariage et de la scène : un pas devant, un pas derrière

Sans se douter que sa critique du mariage allait servir de contre-exemple pour Colette qui s'est mariée trois fois et qui enseignera à son tour à Colette de Jouvenel « qu'il n'y a pas de mode en amour », Sido voit ses doctrines éducatives remises en question :

Est-ce donc ton frère qui a raison quand il dit que tu n'aimes pas vraiment ce garçon? Si tu ne l'aimes pas assez, il n'est pas honnête de l'épouser, ni de lui laisser croire que tu l'épouseras. « Mon chien, mon étui à cigarettes, mon auto, mon mari. » Tu connais cette phrase-type de la jeune Américaine ? C'est un chapelet qui ne pare pas une fille de France. Mais oui, je suis, – et pour cause – vieux jeu.⁴⁵

Colette a « une mentalité en ce qui concerne les relations conjugales qui est loin d'être la [s]ienne⁴⁶ » puisqu'elle juge autrement et de manière « vieux jeu » comme elle l'écrit elle-même le mariage. Elle préfère conseiller à sa jeune fille – bientôt jeune femme⁴⁷ – de pratiquer l'honnêteté envers ce garçon que, décidément, elle n'aimera pas puisque leur union conjugale, qui se refermera sur un divorce, aura duré un maigre trois mois. Cette perception rétrograde du

mariage est d'autant plus intéressante que Colette convoque dans sa volonté de convaincre sa fille, les antipodes qu'est la jeune fille française et la jeune fille américaine qui traverse les discours du XIX^e siècle dans la littérature comme symbole de modernité et, entre autres, dans *Les vierges fortes* de Marcel Prévost. Colette suggère que d'ajouter un mari à la liste de ses possessions en vogue – résultat d'un anglotropisme – ne relève pas du comportement attendu pour une jeune femme de sa provenance. L'Américaine représente ce que la jeune fille française bien élevée ne doit pas être dans la mesure où il s'agit d'une conduite inconvenante qui ne répond pas à l'image vertueuse qu'elle doit cultiver. À un autre moment, lorsque la petite Colette de Jouvenel demande à sa mère de l'accompagner à Paris, Colette n'hésitera pas cette fois à reprendre les paroles réticentes de Sido quant au métier de pantomime pour déconseiller à sa fille d'envisager ce genre d'existence et pour la conserver à distance :

Imagines-tu naïvement que tu obtiendras qu'on te garde à Paris, où entre deux cinémas, deux music-halls, quelques kiosques à journaux illustrés et des phonographes, tu traînerais la moins enviable des existences? Détrompe-toi, ma pauvre enfant. Cela n'est ni possible, ni honorable. Je ne t'adresse pas d'invectives, la « scène », pour moi, a toujours été du temps perdu⁴⁸.

Colette étant consciente de la mauvaise réputation qui accompagne l'exposition de soi sur scène et sa mère ayant maintes fois tenté de la convaincre de ne pas pratiquer la pantomime pour autant de raisons qui prétendent se valoir, elle convoque ce discours pour montrer qu'il ne s'agit pas d'un statut honorable. Bien que la pantomime ait été pour Colette un moyen d'émancipation considérable qui lui permettait de gagner sa vie de manière autonome. Les romans témoignent à plusieurs reprises de l'importance de cette pratique dans son évolution, elle le présente à sa jeune fille comme étant une perte de temps. Sido écrit aussi à l'époque « qu'ayant un vrai talent d'écrivain », il est regrettable que « tu perdes ton temps en...comment dirais-je?...à jouer des pantomimes⁴⁹ ».

Somme toute, les années 1880 et 1920 sont critiques pour penser le rôle de la mère dans la formation de la jeune fille et de la jeune femme tandis que la société entière s'accorde pour lui offrir le rôle de premier plan: « Laissez, laissez l'enfant sous l'égide de sa mère ! ce n'est pas sans dessein que la nature le confie en naissant au seul amour qui soit toujours fidèle, au seul dévouement qui se termine avec la vie !⁵⁰ ». À côté de ce consensus s'érige une vague de laïcisme qui fait de femmes comme Sido, des mères peu ordinaires tournées vers les valeurs de

l'avenir. L'indépendance de Colette enseignée par sa mère lui permet de développer des ailes pour quitter vers Paris et vivre sa vie d'artiste et d'auteure, mais aussi de ne revenir que très rarement, de s'esquiver même à ses funérailles. Pendant qu'un long processus de deuil s'établit à travers la création, Colette éduque à distance sa fille unique Colette de Jouvenel. Sa vie non conventionnelle l'incite à un retour vers le modèle du passé pour lui présenter l'image de ce que doit être une mère, ce qui lui vaudra d'écrire, en 1927, un supplément au *Traité de l'Éducation des filles* de Fénelon pour les éditions de Trianon qui n'arrivera, finalement, pas à terme⁵¹. Dans cette triple génération qui subit des avancées et des reculs et qui commence par Sido, orpheline, et se termine par Colette de Jouvenel, homosexuelle, Colette est le pivot central, mais aussi l'absente toujours portée vers l'ailleurs.

¹ Louis Aimé-Martin, *De l'éducation des mères de famille, ou, De la civilisation du genre humain*, Paris, Librairie de Charles Gosselin, 1834, p. 33-34.

² Victor Marchal, *La Femme comme il la faut*, Paris, R. Ruffet, 1862, p. 13.

³ Dans la lettre du 24 juillet 1909 adressée à sa fille, Sido affirme : « Voilà ce que c'est : je suis venue trois cents ans trop tôt au monde et celui-ci ne me comprend pas, même mes enfants ».

⁴ Citation rapportée par Michèle Sarde, *Colette: libre et entravée*, Paris, Stock, 1978, p. 29.

⁵ Sido, *Lettres à sa fille (1905-1912)*, Paris, Des femmes, 1984. Lettre du 27 mai 1912.

⁶ Julie Gouraud, *Mémoires d'une poupée. Contes dédiés aux petites filles*, Paris, Ebrard, 1839, p. 29.

⁷ « Une image s'impose : c'est la mère : dans la famille, qui tient la plume de la correspondance privée, familiale et amicale. C'est elle aussi qui initie les enfants au courrier [...] » affirme Françoise Simonet-Tenant dans « Enquête sur la pratique des lettres personnelles », p. 238.

⁸ Louis Aimé-Martin, *op. cit.*, p. 19.

⁹ Sido, *op. cit.*, lettre du 8 septembre 1905.

¹⁰ Lettre de Sido à Colette, *Le figaro littéraire*, 24 janvier 1953. Cité par Michèle Sarde dans *op. cit.*

¹¹ Sido, *op. cit.*, lettre du 3 août 1907.

¹² « L'ignorance où les femmes sont de leurs devoirs, l'abus qu'elles font de leur puissance, leur font perdre le plus beau et le plus précieux de leurs avantages, celui d'être utiles » cité par Madame Bernier, *Discours sur l'Éducation des femmes* citée par Louis Aimé-Martin dans *op. cit.*, p. 6.

¹³ Louis Aimé-Martin, *op. cit.*, p. 69.

¹⁴ Madame Bernier, *Discours sur l'Éducation des femmes* citée par Louis Aimé-Martin dans *op. cit.*, p. 117.

¹⁵ Colette, *Mes apprentissages*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1991, t. 3.

¹⁶ Sido, *op. cit.*, lettre du 3 avril 1909.

¹⁷ Caroline Eliacheff et Nathalie Heinich, *Mères-filles. Une relation à trois*, Paris, Albin Michel, 2002, p. 47.

¹⁸ Sido, *op. cit.*, lettre du 7 avril 1908.

¹⁹ *Ibid.*, lettre du 31 mars 1908.

²⁰ *Ibid.*, lettre du 24 février 1909.

²¹ Colette, *La Naissance du jour*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1991, t. 3, p. 426.

²² Sido, *op. cit.*, lettre du 18 août 1909.

²³ *Ibid.*, lettre du 9 décembre 1909.

²⁴ *Ibid.*, lettre du 7 mars 1907.

²⁵ *Ibid.*, lettre du 16 février 1907.

²⁶ Dans ce seul statut maternel célébré par la société, d'autres comme Morel de Rubempré trouveront le moyen d'y percevoir une prise de pouvoir dangereuse : « Les femmes sont d'autant plus supérieures à nous, que nous leur

sommes totalement inutiles pour notre reproduction; en sorte qu'elles peuvent concevoir et accoucher sans avoir aucune sorte de commerce avec les hommes », *Le secret de la génération*, Paris, Jules Ador, 1837, p. 295.

²⁷ Louis Aimé-Martin, *op. cit.*, p. 40-41.

²⁸ Colette, *Mes vérités*, p. 109. Cité par Claude Pichois et Alain Brunet dans *Colette*, Paris, Fallois, 1999, 597 p.

²⁹ Colette de Jouvenel, « Colette évoquée par sa fille Colette de Jouvenel », *Revue de Presse* 1954.

³⁰ Colette, *Lettres à sa fille (1916-1953)*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2003. Lettre du 21 février 1912.

³¹ *Ibid.*, lettre de septembre 1927.

³² Louis Aimé-Martin, *op. cit.*, p. 18-19.

³³ Caroline Eliacheff et Nathalie Heinich, *op. cit.*, p. 96.

³⁴ Colette, *Lettres à sa fille (1916-1953)*, *op. cit.*, Lettre de juin 1923.

³⁵ Louis-Aimé Martin, *op. cit.*, p. 83.

³⁶ Colette, *Lettres à sa fille (1916-1953)*, *op. cit.*, Lettre de 1923.

³⁷ *Ibid.*, p. 17.

³⁸ Michel del Castillo, « Colette évoquée par sa fille Colette de Jouvenel », *revue de Presse* 1954, Villiers, André, *Centre d'études Colette*. Disponible en ligne :

http://www.centre-colette.fr/fiche.php?id=178&selmedia=Revue+de+presse+1954&selcompl=&recherche_mots=resultats&mots= .

³⁹ Colette, *Lettres à sa fille (1916-1953)*, *op. cit.*, Lettre de 1923.

⁴⁰ *Ibid.*, lettre de fin novembre 1926.

⁴¹ Louis Aimé-Martin, *op. cit.*, p. 158.

⁴² *Ibid.*, p. 31.

⁴³ Colette, *Lettres à sa fille (1916-1953)*, *op. cit.*, Lettre de juillet 1927.

⁴⁴ *Ibid.*, lettre automne 1926.

⁴⁵ *Ibid.*, lettre du début septembre 1930.

⁴⁶ Sido, *op. cit.*, lettre du 16 février 1907.

⁴⁷ Colette écrira dans *Lettres à sa fille (1916-1953)* après le mariage de Colette de Jouvenel : « Alors? Il n'y a plus de petite Jouvenelle ? La journée est finie ».

⁴⁸ *Ibid.*, lettre de novembre 1926.

⁴⁹ Sido, *op. cit.*, lettre du 29 avril 1908.

⁵⁰ Louis Aimé-Martin, *op. cit.*, p. 20.

⁵¹ Préface de *Lettres à sa fille (1916-1953)*, *op. cit.*, p. 11.